



Cercles 16.2 (2006)

UNIVERSALITE ET GENERICITE DE L'ASPIRATION SPIRITUELLE A L'EPOQUE VICTORIENNE

La femme comme médiatrice privilégiée des valeurs et comme avenir religieux et éthique de l'Humanité

Jean-Michel YVARD

Université d'Angers

« Paint us an angel [...]; paint us
yet oftener a Madonna, turning her
mild face upward and opening her
arms to welcome the divine
glory. »¹

On a fréquemment mis l'accent sur la dimension aliénante et idéologiquement perverse de l'idéalisation sans précédent dont la femme fut l'objet au XIX^e siècle, tout particulièrement dans l'Angleterre victorienne. Erigée sur un piédestal et très souvent associée, dans les discours de l'époque, aux valeurs « extra-mondaines »,² celle-ci, on le sait, ne put commencer à redescendre des hauteurs auxquelles elle avait été exilée pour revendiquer de plus en plus haut et de plus en plus fort son autonomie qu'à partir des dernières décennies de la période, un tel phénomène « d'angélisation » ayant indéniablement contribué à son cantonnement dans une « sphère séparée ». Sans nier que les idées soient par nature appelées à se constituer en systèmes idéologiques et qu'elles aient souvent — pour ne pas dire toujours — une fonction de « légitimation », la présente réflexion voudrait toutefois s'efforcer avant tout de les « prendre au sérieux » et éviter d'en faire trop vite de simples fantômes en lesquels il conviendrait de ne voir rien de plus que le reflet épiphénoménal de réalités plus substantielles qui les précéderaient dans l'ordre de l'ontologie tout comme dans celui de l'existence concrète et des nécessités de l'Histoire.

Par le biais d'un survol nécessairement rapide de quelques témoignages d'écrivains ou intellectuels de l'époque, on voudrait s'efforcer de montrer comment, durant la deuxième moitié du XIX^e siècle tout particulièrement, les conceptions de la nature féminine furent liées pour une

1 George Eliot, Adam Bede, Book II, Chapter XVII, « In Which the Story Pauses a Little » (London : Ward) 137.

2 On connaît notamment le célèbre poème de Coventry Patmore intitulé « The Angel in the House » (1856) dans lequel on a souvent vu, non sans raison, le symbole de la situation de domesticité dans laquelle les femmes furent souvent enfermées à l'époque, ainsi que de leur cantonnement dans une sphère limitée d'action et d'investigation.

part non négligeable à un contexte intellectuel de plus en plus « désenchanté » qui ne pouvait qu'encourager les aspirations spirituelles à se localiser à nouveau dans une sphère d'immanence, un tel déplacement d'aspirations jadis focalisées sur un arrière-monde de réalités transcendantes et fondatrices n'ayant pu que rendre particulièrement urgente la question de la (re-) fondation naturaliste des valeurs héritées de la tradition humaniste et chrétienne. Jusqu'à quel point les victoriens admirent-ils l'idée selon laquelle la femme serait l'incarnation privilégiée de l'aspiration éthique, le vecteur par excellence de l'extension des « sympathies humaines »? Une telle « féminisation » des valeurs permit-elle de penser l'aspiration morale en tant qu'horizon ultime d'une humanité envisagée dans sa dimension de trans-généricité? Telles sont quelques-unes des questions auxquelles on voudrait s'intéresser ici.

1) De la nécessaire métamorphose de l'altérité religieuse : la femme comme objet culturel de substitution

a) Idéalisation et renoncement : tensions et incertitudes

Afin d'expliquer l'idéalisation très marquée dont la femme fut l'objet à l'époque victorienne, les facteurs liés à l'évolution des idées ont souvent été envisagés comme si leur fonction était seulement de légitimer *a posteriori* une évolution sociale et économique dont l'influence serait, par principe, toujours première. Le problème, toutefois, c'est qu'il n'est pas certain qu'une telle perspective, qui admet un peu vite et un peu trop facilement, semble-t-il, le primat de « l'infrastructure économique » sur la « superstructure idéologique »,³ puisse, à elle seule, tout expliquer, en rendant compte non seulement du maintien, mais de la résurgence, de conceptions extrêmement traditionnelles concernant la nature des femmes et le rôle qui était censé être le leur dans la société. On rapporte toujours plus ou moins implicitement un tel phénomène à une *volonté* consciemment assumée, dans une société « patriarcale », de maintenir aussi fermement que possible les femmes dans une position subalterne. Pourtant, d'un strict point de vue économique (celui auquel ce type d'analyses se réfère le plus souvent), il n'est guère facile de voir à quelle rationalité put obéir une exclusion aussi délibérée des femmes de la sphère des activités qui contribuaient pourtant le plus au développement du pays. De plus, des conceptions très idéalisées continuèrent souvent à être prônées, y compris et surtout par tous ceux qui s'inquiétaient parallèlement du confinement auquel les femmes étaient soumises. Même John Stuart Mill, dont on connaît les positions dans le domaine, idéalisa beaucoup sa relation avec sa propre compagne Harriet Taylor, qui semble toutefois l'avoir encouragé, de son côté, à prendre ses distances vis-à-vis des conceptions très inégalitaires — et très idéalisantes, elle aussi — d'Auguste Comte, dont il avait subi l'influence. De même, il est aisé de mettre en évidence le même type d'incertitudes dans le domaine du roman. La critique féministe, en particulier, a toujours été quelque peu mal à

³ On reconnaît là, bien évidemment, le vocabulaire traditionnel du marxisme, bien que la tendance qui est ici décrite ait été reprise très largement dans le contexte du féminisme.

l'aise avec George Eliot, et on pourrait faire la même remarque à propos d'un romancier moins connu (sur lequel on reviendra néanmoins par la suite) tel que William Hale White, qui dénonce fréquemment, tout comme la première, les stéréotypes masculins concernant les femmes, leurs frustrations et de manière générale le manque d'opportunité que leur offrait souvent la société victorienne tout en ne leur accordant finalement qu'un destin extrêmement conventionnel très largement fait de renoncement et de soumission.

Quelles que soient leurs aspirations à l'indépendance, tous les personnages féminins qui sont mis en scène dans ces récits devaient finalement faire l'apprentissage du sacrifice, du don de soi, et de la résignation.⁴ On pourrait être tenté de voir uniquement dans le sacrifice ultime de ces héroïnes une leçon appuyée de réalisme socio-historique. À l'époque, en effet, le manque d'opportunités offertes aux femmes fut indéniablement une réalité et il faudrait admettre, dans une telle perspective, que White tout comme George Eliot auraient eu jusqu'au bout pour seul but de mettre en évidence le manque d'opportunités qui étaient alors offertes aux femmes. S'il est difficile de s'en tenir (uniquement en tout cas) à une telle solution, c'est parce que, dans ces récits, le sacrifice sur lequel débouche l'existence de chacun de ces personnages féminins tend à être beaucoup idéalisé et esthétisé alors qu'un lecteur moderne (féministe, tout particulièrement) préférerait le voir critiqué et dénoncé beaucoup plus ostensiblement dans sa fonction « aliénante ».

b) La femme comme « lieu » intra-mondain de cristallisation des aspirations spirituelles : déplacement et sécularisation.

La thèse sur laquelle on voudrait mettre l'accent ici est celle selon laquelle une telle idéalisation de la femme et de sa nature sacrificielle, qui subsista et eut même vraisemblablement tendance à se renforcer au fur et à mesure que l'on avance dans la période trouva en grande partie sa source dans le déplacement d'une aspiration spirituelle puis, à terme, éthique qui, dans le contexte de doute croissant et de crise de la foi qui caractérise tellement le XIX^e siècle, n'arrivait plus à être satisfaite aussi facilement qu'auparavant. On n'attendit pas, il est vrai, l'annonce de la mort prochaine de Dieu pour idéaliser les relations interindividuelles et Platon avait déjà fait des

⁴ Dans *Middlemarch*, par exemple, Dorothea épouse finalement Will Ladislaw, dont le récit laisse clairement entendre qu'il n'est son égal ni intellectuellement ni moralement. En outre, de manière générale, les héroïnes de George Eliot n'ont jamais accès au savoir de la même manière que leurs homologues masculins alors pourtant qu'une carrière intellectuelle aurait sans doute pu constituer pour elles une forme de libération. De même, bien que White décrive sans cesse des « rebelles » au caractère fier et exigeant, cette volonté n'en est pas moins systématiquement brisée à la fin de chacun des récits, qui ne mettent finalement en scène que des « héroïnes du renoncement », une telle acceptation passive et résignée (la décision d'accepter, par exemple, un mariage peu satisfaisant ou, au contraire, de ne pas épouser l'homme que l'on aime) débouchant souvent sur une mort prématurée, sacrifice suprême qui tend à venir remettre en cause la validité même des solutions envisagées. De White, « Mark Rutherford », on pourra lire *Miriam's Schooling* (1890), *Catharine Furze* ou *Clara Hopgood* (*Clara Hopgood* (London : T. Fisher Unwin, 1896), *Catharine Furze* (London : T. Fisher Unwin, 1893), chacun de ces récits obéissant au schéma qui vient d'être décrit.

attachements terrestres le premier degré d'une dialectique de l'Amour qui, à terme, était censée rendre possible la contemplation des réalités essentielles. De même, la fréquentation des œuvres les plus marquantes de la littérature universelle permet de mettre en évidence une grande similitude entre les ressources rhétoriques qui sont mobilisées pour s'adresser à Dieu ou à l'être aimé, ce en quoi le Cantique des Cantiques rejoint aussi bien la tradition de l'amour courtois⁵ que le romantisme, dans lequel il n'est pas interdit de voir une des étapes majeures sur la voie de la sécularisation d'aspirations spirituelles au départ purement religieuses. Au moment où les voies traditionnelles de l'accès au divin étaient ébranlées et où la Révélation était soumise à une critique historique et philologique aussi rigoureuse que systématique, on peut toutefois comprendre que l'amour humain ait été promu à une destinée inattendue. C'est Walter Houghton qui, à la suite de Noel Annan, a mis pour la première fois nettement l'accent sur cette idée dans *The Victorian Frame of Mind*⁶ : « When religious emotions of worship were denied a divine object, they could readily turn to a human one [...] and romantic love, called on to fill the vacuum, could take on a new fervor and importance ».⁷ Même si les émotions religieuses eurent tendance à se reporter sur l'ensemble des relations interindividuelles,⁸ il n'est guère difficile de comprendre que la femme ait été la première à être l'objet d'un tel processus de déplacement d'aspirations spirituelles qui s'étaient d'abord focalisées sur un objet « extérieur ». Bien qu'elle ait souvent été diabolisée dans le contexte du christianisme et que ses fonctions d'amante, de mère ou de Vierge chaste et pure aient été l'objet des sentiments les plus contrastés, elle n'en constitua pas moins fréquemment le vecteur privilégié de la présence du divin dans le cœur de l'homme, image terrestre et incarnation fugitive de la Beauté transcendante et de l'infinie perfection du Principe. À l'époque victorienne, Robert Browning constitue un bon exemple de focalisation sur la femme d'un amour pur et inaccessible qui n'en reste pas moins foncièrement orienté vers Dieu, quête mystique et aspiration amoureuse étant en fait très souvent indiscernables dans ses poèmes. Il n'y avait donc là, d'un certain point de vue, rien de radicalement nouveau, la femme ayant simplement continué, y compris et surtout à l'époque victorienne, à être la médiatrice de l'absolu et à faciliter l'accès à la transcendance plutôt qu'à s'y substituer à proprement parler.

Dans un contexte traditionnel, déjà, l'Éternel féminin avait toujours été l'autre de ce monde, ce qu'il y a de plus proche et de plus intime, mais en même temps de plus étrange et de plus étranger, dans la sphère de l'intra-mondain. Comme le fait remarquer E. Lévinas dans une perspective phénoménologique (qui rejoint toutefois les données historiques et socio-politiques dont il a été avant tout question jusqu'alors) : « Le féminin est

⁵ White retrouve à l'occasion le langage et les situations du roman courtois pour décrire l'amour qu'il portait à sa deuxième femme : « When I am most myself, it is her language I use and I kneel by her side. [...] For much that I have always felt indefinitely I had no words. She has given it articulation and consequently a new province has been marked out and added to my life », *The 1910 Manuscript*, Bedford Public Library, non publié.

⁶ Walter E. Houghton, *The Victorian Frame of Mind* (1830-1870), 1957, New Haven and London : Yale University Press) 390-93.

⁷ *The Victorian Frame of Mind*, 389-90.

⁸ Dans *The Autobiography of Mark Rutherford* (London : T. Fisher Unwin, 1881), le thème de la solitude et de la quête d'un ami est particulièrement présent.

autre [...] en tant que l'altérité est en quelque façon sa nature ». ⁹ Il est le « de soi autre, [...] l'origine du concept même de l'altérité ». ¹⁰ Parce que la plupart des aspirations spirituelles et éthiques, qui s'étaient jadis focalisées sur le « Tout Autre » divin, avaient toujours eu tendance à ne se donner à la conscience de l'homme que par le biais de la médiation de l'Éternel Féminin, il n'est guère difficile de comprendre que la femme ait été la première faire les frais d'un processus séculaire — mais de plus en plus marqué — de transfert et de réincorporation de l'altérité dans l'immanence. En fait, le mécanisme qui vient d'être décrit semble avoir compté pour beaucoup dans la manière dont les femmes furent l'objet d'une véritable adoration et d'un culte sans cesse renouvelé au XIX^e siècle, tant dans la fiction que dans la réalité. C'est là, semble-t-il, qu'il faut chercher l'une des causes principales des sentiments d'adoration quasi mystique éprouvés par tant d'hommes à l'époque pour leur compagne, plutôt que dans une utilisation qui serait avant tout rhétorique et superficielle de catégories religieuses.

Chez Leslie Stephen, qui adorait, dans le sens le plus littéral du terme, Julia Dickworth, le phénomène de « transfert » qui est ici évoqué est plus facile à mettre en évidence que chez Stuart Mill, par exemple, puisqu'il avait renoncé à la carrière ecclésiastique dans sa jeunesse et qu'il s'orienta progressivement vers l'agnosticisme. ¹¹ De même, dans le domaine de la fiction cette fois-ci, les femmes que George Eliot met en scène sont souvent l'objet d'un culte quasi religieux de la part de leurs prétendants, Arthur Donnithorne affirmant notamment qu'il « pourrait adorer » Dinah Morris (lui aussi, semble-t-il, dans le sens le plus mystique et le plus religieux du terme ¹²). À l'époque, en fait, cette logique put parfois être poussée jusqu'à un très haut degré de sophistication, au point de donner lieu à l'utilisation de termes et de concepts explicitement religieux qui vont souvent bien au-delà

⁹ Emmanuel Lévinas, *Totalité et infini* (Fayard, 1982) 67.

¹⁰ *Totalité et infini*, 68. Chez Lévinas, tout particulièrement, ce thème de l'altérité et de la transcendance du féminin ainsi que celui, plus général, de la relation à Autrui trouve de toute évidence sa source première dans la sécularisation (seulement partielle) de la quête du « Tout Autre », c'est-à-dire de Dieu. Luc Ferry a bien mis en évidence ce processus général de re-localisation dans l'immanence d'aspirations au départ transcendantes dans *L'homme Dieu ou le sens de la vie* (Grasset, 1996), et, plus récemment encore, dans une perspective plus historique, dans *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?* (Grasset, 2002) 238 et suivantes, en particulier. Ce que l'on voudrait montrer ici, en fait, c'est comment l'universalisation et surtout la réciprocité d'une telle aspiration à la transcendance (qui allait donner une dimension de plus en plus marquée de « transcendance dans l'immanence » à l'ensemble des relations interindividuelles et acquérir par ce biais une dimension d'universalité, de réciprocité et de trans-généricité) ne semble avoir été possible que par le biais d'un processus au moins temporaire de re-localisation intra-mondaine du Tout Autre dans la figure de la femme. Sur la question plus générale des modalités de la « sortie » du religieux (et sur la spécificité du christianisme dans le domaine) on pourra se référer à l'ouvrage essentiel de Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde : une histoire politique de la religion* (Gallimard, 1985), dans lequel le processus de sécularisation est toutefois abordé avant tout dans la perspective — au départ wébérienne — d'une interrogation sur la constitution du lien social et l'émergence des sociétés démocratiques.

¹¹ Walter Houghton écrit : « Leslie Stephen adored Julia Dickworth because what he sought in marriage, as Noel Annan has said, was a living image before whom he could pour out the flood of devotion that could find no outlet in religion ». [*The Victorian Frame of Mind*, 389-90]

¹² « But there's that sweet woman — that Dinah Morris, [...] I could worship that woman; I don't know what I should do if she were not there » [*Adam Bede*, Chapter XLVIII, 357]. De même, Fedalma est l'objet de l'adoration de Don Silva dans *The Spanish Gipsy* : « [He] enshrines/Her virgin image for the general awe/And for his own — will guard her from the world,/Nay, his profaner self, lest he should lose/The place of his religion, [...] ». [Boston, Ticknor and Fields, 1868, 83]

de l'usage purement métaphorique — ou, *a fortiori*, parodique (du type de celui que l'on peut trouver, par exemple dans la poésie dite « métaphysique » au XVII^e siècle) du lexique de la théologie et de la spiritualité à des fins amoureuses. Cela est perceptible, là encore, chez George Eliot, lorsque Felix Holt, notamment, est décrit comme contemplant Esther avec la dévotion d'un protestant qui admirerait en la Vierge le « type » plutôt que « l'image » (« very much as a reverential Protestant might look up at a Virgin, with a devoutness suggested by the type rather than the image. »¹³).

Chez White, l'interpénétration de l'expérience amoureuse et religieuse est souvent perceptible structurellement, *The Autobiography* ne constituant par bien des côtés que l'histoire de deux quêtes qui n'en font finalement qu'une. Le chassé croisé qui s'établit dans ses pages entre un certain nombre d'aspirations à proprement parler spirituelles et la quête d'un amour terrestre n'est pas seulement dû, semble-t-il, à la nécessité, dans un ouvrage de fiction, de ne pas s'en tenir uniquement à l'évocation de questions religieuses et il est tentant, là encore, de rapprocher les chapitres qui décrivent les relations de Mark avec les personnages de Theresa puis de Ellen (qu'il finit par épouser) dans la perspective du processus de sécularisation ici envisagé. Au départ, en effet, l'âme malade de Mark essaie de trouver dans un amour qu'il idéalise beaucoup une véritable « révélation », ou encore une « délivrance » dans le sens le plus traditionnel et le plus religieux du terme, avant que le personnage ne se sente obligé de se détourner, au moins en partie, et de plus en plus consciemment, des illusions d'un certain romantisme spiritualiste en reconnaissant que, dans un contexte victorien tout particulièrement, la quête, même comblée, d'un amour terrestre ne saurait que déboucher fréquemment sur un petit bonheur conjugal fort éloigné des satisfactions plénières que les formes les plus ardentes d'élévation spirituelle avaient jusqu'alors apportées aux croyants les plus « enthousiastes ».

Il est souvent bien difficile, en la matière, de faire la distinction entre ce qui relève de l'utilisation consciente d'un lexique à proprement parler religieux, voire théologique, et ce qui n'est que réactivation d'images héritées d'une longue tradition de rhétorique amoureuse. Dans d'autres cas, toutefois, le lexique de la foi vivante et de la théologie est beaucoup plus directement inspiré de préoccupations au départ spirituelles, cela étant particulièrement perceptible non seulement dans certains des écrits fictionnels de White mais aussi dans certains passages qui peuvent être extraits de ses journaux personnels. C'est le cas, en particulier, lorsque celui-ci fait état, en des termes on ne peut plus révélateurs, de son amour pour Dorothy Vernon, femme beaucoup plus jeune que lui qu'il rencontra et finit par épouser à la fin de sa vie :

¹³ George Eliot, *Felix Holt, the Radical*, ed. Fred C. Thomson (Oxford and New York : Oxford University Press, 1988) Ch. 27, 221. Le culte, même sécularisé, de l'image de la Vierge Marie ne pouvait, bien évidemment, que mettre mal à l'aise des membres des Églises protestantes dès lors qu'il était reconnu plus ou moins consciemment comme tel, en tout cas, et il n'est guère difficile de comprendre à quelles finalités à proprement parler théologiques correspondent, *a priori*, les précisions qui sont données ici.

The faith of the Epistle to the Hebrews, the evidence of things not seen, enables me to rejoice in my Dorothy this morning. I may add with the apostle that without this faith it is impossible to please Him. Yes, this faith, the faith in her.¹⁴

Ici, l'évocation des apôtres, de la foi et de l'épître aux Hébreux est beaucoup plus clairement interprétable dans un sens spécifiquement religieux que la simple idée d'« adoration », par exemple, qui doit toujours être soupçonnée par principe de n'être rien de plus qu'une métaphore usée. Dans ce passage, la femme aimée est explicitement décrite comme constituant l'instrument par excellence de l'acquisition du Salut et de la préservation de la foi en Dieu (« without this faith it is impossible to please Him ») ; elle est à proprement parler la médiatrice des aspirations les plus nobles de l'homme, le lexique de la spiritualité chrétienne étant apparemment pris très au sérieux par White (qui eut toujours à cœur de ne pas se payer de mots en s'efforçant de garantir autant que possible leur plus étroite imbrication avec les choses, ce en quoi il continua jusqu'au bout à s'en remettre à une tradition héritée tout à la fois de Locke et du « *plain style* » des Puritains). De même, l'idée de « se réjouir en Dorothy » a très clairement des connotations religieuses ; elle évoque les formulations traditionnelles qui exhortent le croyant à « se réjouir en Dieu ». Ici, tout le passage est fondé sur la réactivation de conceptions et d'images entièrement empruntées à la Bible et à la théologie, White continuant même plus que jamais, en bon protestant, à prêcher le salut par la foi seule...

Dans certains cas, il est relativement aisé de faire une distinction entre un amour qui reste foncièrement perçu comme étant d'origine divine (bien qu'il passe par la médiation de l'Éternel Féminin) et un amour qui se *reporte* à proprement parler sur un objet terrestre auquel est accordé un caractère de transcendance *en ce monde*. Chez Browning, par exemple, l'amour de l'être aimé ne se *substitua* jamais à celui de Dieu : il continua avant tout à être vécu comme *étant* à proprement parler d'essence et d'origine divine, alors que chez Leslie Stephen, on a plutôt affaire à un phénomène de report et de déplacement. Il n'est guère facile, chez White, de faire une nette distinction entre ces deux modalités d'un sentiment foncièrement identique, mais ce qui est certain, en tout cas, c'est qu'il vécut et exprima souvent son amour pour Dorothy Vernon sur le mode de l'appréhension du divin et qu'une telle expérience, qu'il ne cessa jamais de décrire en termes mystico-religieux, semble avoir constitué jusqu'au bout, pour lui comme pour beaucoup de ses contemporains, une confirmation de l'existence d'un Principe supérieur dont il était tout à la fois l'expression et le moyen suprême. Envisagées dans une telle perspective, certaines des formules utilisées par White sont particulièrement révélatrices, lorsqu'un raccourci saisissant est établi, par exemple, entre l'amour qu'il portait à Dieu et celui qu'il éprouvait pour Dorothy Vernon, véritable figure de l'incarnation du divin sur terre.¹⁵

¹⁴ *The Dorothy Book*, Bedford Public Library (non publié).

¹⁵ « My love of God, I speak it with reverence, is the love of Dorothy. I do not mean altogether that. What shall we call the emotion with which on spring morning, early, we watch Venus rise out of the silent sea? Love of beauty? Nothing more? » [*D.V. White's occasional notebooks*, Bedford Public Library, 3]. Soudainement conscient de la portée potentiellement blasphématoire et idolâtre de telles affirmations, White ressent en quelque sorte immédiatement le besoin de modérer son propos en rapportant finalement une telle

II) Essentialisme générique et sécularisation de l'éthique : la femme comme source privilégiée d'inspiration morale

a) Éternel féminin et élévation morale : la femme comme vecteur privilégié des « sympathies humaines »

Dans de telles perspectives, la femme — ou en tout cas la femme pure, c'est-à-dire celle qui réalise pleinement son essence — ne pouvait qu'être appelée à constituer une source irremplaçable, non seulement d'inspiration spirituelle, mais aussi d'inspiration *morale*. Bien qu'une distinction parfaitement nette ne puisse que très difficilement être opérée de manière rigoureuse entre chacun de ces deux domaines, surtout si l'on admet (comme de plus en plus de Victoriens allaient être amenés à le faire à l'époque, dans la lignée de Kant ou, plus directement, de Matthew Arnold) que l'essence du religieux est de nature éthique, il n'en est pas moins important de remarquer que le phénomène d'idéalisation-aliénation de la femme dont il est ici question fut très certainement lié aussi de la manière la plus directe qui soit au développement d'une inquiétude concernant la possibilité de donner un nouveau fondement aux conduites éthiques dans un contexte post-théologique, un véritable débat concernant ces questions ayant eu lieu à l'époque jusque dans la presse.¹⁶

Si la science du Bien n'était possible qu'à partir de la connaissance de Dieu ou de la considération de l'ordonnement nécessaire de la nature, et si cette dernière n'était que le théâtre d'une lutte universelle sans merci opposant des individus monadiques, on avait toutes les raisons de redouter une désagrégation du lien social et une disparition des conduites qui avaient jusqu'alors été perçues comme faisant la noblesse de l'humanité agissante. Or, quelles que soient les ambiguïtés et les craintes de « dénaturation » auxquelles sa perception pouvait donner lieu, la femme avait souvent été perçue dans un contexte traditionnel comme étant plus naturellement encline à se comporter moralement que l'homme parce qu'ayant été dotée d'une essence — on parlerait de plus en plus d'une « nature » — foncièrement altruiste et aimante dont l'origine était censée résider au départ dans sa fonction maternelle.¹⁷

appréhension fugitive du divin à la contemplation de la beauté de la nature. Cela dit, il n'en reste pas moins évident que la femme joue très clairement, dans ce cas encore, le rôle de médiatrice des réalités éternelles, sa beauté ainsi que ses qualités morales étant censées permettre à celui qui la contemple de s'élever à des réalités plus hautes, en vertu de cette logique platonicienne qui a déjà été évoquée.

¹⁶ William Henry Hudson, *An Introduction to the Philosophy of Herbert Spencer* (London : Chapman and Hall, 1897), in Herbert Spencer, *Essays : Scientific and Speculative*, Vol.1, collected writings: vol.9 (Routledge, 1996).

¹⁷ Il n'y avait là encore, d'une certaine manière, rien de radicalement nouveau, mais on peut comprendre que de telles conceptions essentialistes, qui allaient plus que jamais attribuer à la femme une nature foncièrement et naturellement altruiste aient pu avoir tendance à se renforcer et à se rigidifier au moment où s'imposait avec de plus en plus d'évidence l'idée selon laquelle les principes moraux les plus nécessaires à l'existence sociale ne pouvaient plus être l'objet d'une fondation transcendante. Dans un contexte religieux traditionnel, élévation spirituelle et morale avaient toujours été perçues comme allant de pair (sauf, peut-être, dans celui, bien particulier, de l'antinomisme), mais il était normal que, dans un premier temps au

La vigueur de la tradition de philosophie morale britannique durant toute la deuxième moitié du XIX^e siècle est déjà révélatrice, en tant que telle, d'une réelle inquiétude concernant la possibilité de préserver et, si possible, d'étendre les « sympathies humaines » que George Eliot, qui avait subi l'influence de Comte et de Feuerbach, appelait de ses vœux. Quelle qu'ait pu être l'influence des idées libérales à l'époque ainsi que la croyance dans le rôle salutaire de la « main invisible » et dans l'auto-harmonisation providentielle des volontés singulières, tous ou presque s'inquiétèrent de la possibilité de préserver les conduites d'entraide mutuelle et de générosité envers autrui, le terme même d'« altruisme » (qui fut créé, faut-il le rappeler par Comte lui-même) ayant été immédiatement promis à une fortune qui ne saurait être attribuée au hasard.

Là encore, la femme semble avoir été la première à faire les frais d'une telle logique de « sortie » du religieux en étant plus que jamais perçue comme étant appelée à incarner les valeurs éternelles qui sont au fondement de l'être-ensemble et comme ayant pour devoir d'ouvrir aux hommes la voie de la rédemption éthique. Désormais, en effet, l'avenir de la société semblait reposer sur des qualités éminemment féminines telles que la « sympathie », c'est-à-dire la capacité à s'identifier au plaisir comme à la douleur de son prochain, le maintien et, plus encore, le développement de telles qualités ayant de plus en plus été perçue comme étant appelé à venir contrer le règne exclusif de la lutte de tous contre tous et la menace fréquemment envisagée à l'époque d'une toujours possible désintégration du lien social. Il *fallait* absolument que la femme continue à accepter de renoncer aux exigences du moi, qu'en elle priment l'affectivité, le sentiment et l'amour et que se creuse encore plus l'opposition du masculin et du féminin. Au moment où la « division religieuse » initiale, qui avait continué jusqu'alors tant bien que mal à passer « entre l'ordre humain et son fondement »¹⁸ était remise en cause d'une manière tout à fait nouvelle et inédite, un tel processus ne pouvait que contribuer à venir cliver encore plus la sphère de l'humain-social en renforçant en son sein la distinction des genres¹⁹ et c'est cela, très certainement, qui explique pour une large part que des romanciers tels que George Eliot ou William Hale White aient continué très largement à faire de la passivité, du renoncement et de la capacité à souffrir pour autrui l'essence de la nature féminine en incarnant de préférence de telles valeurs dans des héroïnes plutôt que dans des personnages masculins.²⁰ Désormais, en effet,

moins, la dimension spécifiquement éthique de l'inspiration dont la femme était censée être la source vivante soit l'objet d'une insistance croissante, sinon d'une préoccupation obsessionnelle, dès lors qu'étaient remises en cause les certitudes transcendantes qui avaient été envisagées jusqu'alors au moins implicitement comme constituant le fondement ultime des valeurs.

¹⁸ Nous reprenons ici certaines expressions de M. Gauchet qui décrit toutefois en ces termes, non pas le processus qui vient « creuser » la différence entre essence masculine et féminine au XIX^e siècle, mais l'émergence première de l'État [*Le désenchantement du monde*, circa 47].

¹⁹ Le terme de « genre » est bien évidemment pris ici dans son acception, beaucoup plus courante en anglais, de *gender*.

²⁰ Comme l'ensemble de leurs contemporains, White tout comme George Eliot reconnaissaient, bien évidemment, que les femmes ne se comportent pas toujours de manière altruiste, qu'elles n'incarnent pas systématiquement ces sentiments nobles et généreux qui sont au fondement de la morale. Ainsi, par exemple, certains des héroïnes que White met en scène font parfois preuve d'un égoïsme marqué, ou elles se montrent exagérément impulsives. C'est le cas, notamment, de Miriam (dans *Miriam's Schooling*) et de Madge. Cela dit, une telle

l'amour que suscite la femme de même que celui qu'elle porte à l'humanité devraient avoir la puissance salvatrice et rédemptrice de l'amour divin, auquel il ne pouvait qu'être appelé à se substituer dans un monde de plus en plus dépouillé de sa dimension transcendante. Parce que la femme était censée être plus naturellement encline que l'homme à se sacrifier pour autrui et à aimer son prochain — y compris et surtout lorsque celui-ci ne mérite pas l'affection qui lui est portée²¹ — elle ne pouvait être perçue que comme ayant pour mission de guider son entourage (et, de manière plus générale, l'ensemble de l'humanité) dans ses choix éthiques.

L'idée selon laquelle la vertu et le renoncement seraient plus naturels à la femme qu'à l'homme est bien visible dans le portrait de la femme « idéale » qui est brossé dans ce passage extrait de *The Autobiography*. Plus naturellement portée que l'homme (et notamment que son mari !) à incarner la vertu, c'est elle, avant tout, qui a « l'instinct de ce qui est bien », White s'en remettant ici à un intuitionnisme éthique qui fut extrêmement courant à l'époque, tout particulièrement parmi les esprits religieux ou qui avaient seulement commencé à s'engager, souvent bien malgré eux, dans la voie d'un doute « honnête » :

She was a contrast to her husband and all the rest. She was generous, spiritual, and possessed of an unswerving *instinct* for what was right. ... Oftentimes her prompt decisions were a scandal to her more sedate friends, who did not believe in any way of arriving at the truth except by *rationalising*, but she hardly ever failed to hit the mark. It was in questions of relationship between persons, of behaviour, and of morals, that her *guidance* was the surest. In such cases her force seemed to keep her straight, while the weakness of those around made it impossible for them not to wander, first on one side and then on the other. She was unflinching in her expressions, and at any *sacrifice* did her duty. It was her severity in obeying her conscience which not only gave authority to her admonitions, but was the source of her inspirations.²²

La force inspiratrice de l'Éternel Féminin peut être mise encore plus facilement en évidence dans cet extrait de la lettre à Mabel Marsh du 17 août 1897, dans laquelle White imagine comment la seule présence de deux de ses amies à ses côtés aurait pu lui permettre d'échapper aux inquiétudes casuistiques auxquelles il était si souvent confronté :

constatation ne les empêcha pas de rester fermement convaincus que la femme était plus naturellement portée à la vertu et au sacrifice que l'homme, l'idée d'une essence féminine devant être envisagée avant tout, dans une telle perspective, comme une *prédisposition naturelle* qu'il convenait de promouvoir et si possible de renforcer, plutôt que dans celle d'un pur et simple déterminisme. « Deviens ce que tu es » (c'est-à-dire, en fait, ce que tu dois être) : tel est le message que White et George Eliot semblent adresser à leurs héroïnes, qui finissent presque toujours par sacrifier leurs aspirations au bonheur et par faire preuve d'une abnégation et d'un dévouement exceptionnels.

²¹ Ainsi, par exemple, le narrateur de *The Deliverance* (T. Fisher Unwin, 1884) écrit : « In the love of a woman to the man who is of no account God has provided us with a true testimony of what is in his own heart » [109].

²² *The Autobiography*, 100-101. Nous soulignons.

If I had you and miss Partridge near me to sharpen my perception of the difference between right and wrong, to compel me to stick for the one against the other [...] I should be much better.

Généreuse de nature et toujours prête à se sacrifier, la femme (ou en tout cas certaines femmes) ne pouvait être perçue, dans un contexte de plus en plus « désenchanté », que comme étant plus que jamais appelée à être l'instrument privilégié de la « remoralisation » et de la régénération de la société dans son ensemble. C'est ce qui explique que, par le biais de leur bonté « rayonnante » (« *diffusive* », pour employer le terme utilisé dans les dernières lignes de *Middlemarch*), les héroïnes de George Eliot, tout comme celles de White, sont souvent décrites comme ayant au moins eu pour mérite d'exercer un effet bénéfique sur leur entourage en ayant contribué par ce biais, fût-ce de manière modeste et non suffisamment reconnue²³ à l'amélioration progressive de l'humanité.

Dès lors que l'Éternel Féminin était investi d'une mission à proprement parler sotériologique, il était logique que beaucoup soient tentés de s'adonner à une nouvelle forme de prière ou en tout cas de culte personnel consistant à méditer sur les vertus de l'être aimé. Ainsi, par exemple, Felix Holt, dans le roman du même nom, s'efforce de « purifier ses sentiments » par ce biais : « He was striving to purify his feelings in this matter from selfish or worldly dross—a striving which is that prayer without ceasing, sure to wrest an answer by its sublime importunity » [*Felix Holt*, XXXVIII, 304]. Le résultat ultime d'une telle « prière » est censé résider, une fois encore, dans une amélioration éthique de l'humanité par la biais d'un élargissement progressif de ses sentiments altruistes. Garder à l'esprit (c'est-à-dire dans son cœur) les actions nobles de telle ou telle femme, contempler intérieurement la pureté de son visage, constitua souvent à l'époque une nouvelle forme de piété à laquelle White ne semble pas avoir été plus insensible qu'Auguste Comte, dont il subit sans doute avant tout l'influence par le biais de George Eliot, la contemplation des actions sacrificielles que les femmes étaient censées être particulièrement aptes à incarner devant permettre cette fameuse extension progressive des « sympathies humaines » qui était si nécessaire à la préservation du lien social.²⁴

²³ Tout comme Cardew dans *Clara Hopgood*, Amos Barton, par exemple, reconnaît seulement la valeur de sa femme après que celle-ci a disparu : « Amos Barton had been an affectionate husband, and while Milly was with him, he was never visited by the thought that perhaps his sympathy with her was not quick and watchful enough; but now he re-lived all their life together, with that terrible keenness of memory and imagination which bereavement gives, and he felt as if his very love needed a pardon for its poverty and selfishness. No outward solace could counteract the bitterness of this inward woe. But outward solace ». « The Sad Fortunes of the Reverend Amos Barton », *Scenes of Clerical Life* (The Princeton text archive, HTML at Princeton) Ch. 9, 111. Cette édition peut être trouvée à l'adresse suivante : <<http://www.princeton.edu/~batke/eliot>>.

²⁴ Cette idée d'un salut tout à la fois spirituel et éthique que la femme devrait apporter en priorité à l'humanité dans son ensemble constitue *a priori* tout le sens des dernières lignes de *Catharine Furze*, qui ont parfois laissé critiques et lecteurs quelque peu perplexes, la réutilisation de conceptions empruntées au christianisme dans le contexte d'une adoration plus ou moins mystique et d'une idéalisation des potentialités sacrificielles de la nature féminine étant poussé, dans ce cas, jusqu'à ses plus extrêmes limites, lorsque chacun des deux personnages affirme que l'autre l'a « sauvé ». Dans cette ultime scène du roman, Catharine, qui est sur le point de mourir, revoit Cardew (qu'elle a aimé platoniquement) pour la dernière fois, alors que celui-ci a su retourner vers sa propre femme et en reconnaître les qualités morales :

b) Positivism

En fait, un tel phénomène de « divinisation » et de « sanctification » de la femme n'apparaît pas seulement de manière diffuse dans les écrits ou les comportements de l'époque. Il fut au contraire théorisé de la manière la plus ostensible qui soit dans le contexte du positivisme (dont s'inspira directement George Eliot) ainsi que dans celui de l'évolutionnisme, ce qui est moins connu mais n'a rien d'étonnant puisque c'est dans une telle perspective « post-théologique » que devait *a priori* se manifester avec le plus d'acuité l'impérieuse nécessité de donner de nouvelles fondations aux actions des hommes.

Auguste Comte, qui, lui aussi, tomba tardivement amoureux d'une très jeune personne (ce qui eut non seulement pour effet de transformer totalement son existence personnelle mais aussi de réorienter entièrement son itinéraire intellectuel), fut le premier à *théoriser* à proprement parler l'idée selon laquelle la femme se devait de garantir le salut éthique du genre humain en raison de sa nature spontanément altruiste et sacrificielle. Le *Discours sur l'ensemble du positivisme*, ouvrage tardif dans lequel les modalités de mise en œuvre du culte de l'Humanité sont évoquées avec force détails, est particulièrement éclairant à ce sujet, le sexe féminin y étant très souvent décrit comme étant appelé de plus en plus à jouer à l'avenir un rôle majeur dans l'amélioration et la régénération morale de l'espèce. Comme Comte l'écrit lui-même de manière on ne peut plus explicite :

Ce sexe [le sexe féminin] est certainement supérieur au nôtre quant à l'attribut le plus fondamental de l'espèce humaine, la tendance à faire prévaloir la sociabilité sur la personnalité. À ce titre moral, indépendant de toute destination matérielle, il mérite toujours notre tendre vénération comme le type le plus pur et le plus direct de

Mr Cardew, I want to say something.
Wait a moment, let me tell you--*you have saved me.*
She smiled, her lips moved, and she whispered-
You have saved me.

By their love for each other they were both saved. The disguises are manifold which the Immortal Son assumes in the work of our redemption ». Le réinvestissement délibéré des catégories religieuses est ici trop forcé et trop ostensible pour être parfaitement convaincant, mais on voit bien, là encore, à quelles nécessités tout à la fois spirituelles et éthiques obéit une telle scène. De même, White a souvent décrit Dorothy Vernon comme ayant été l'instrument d'une véritable régénération et d'une conversion tout à la fois spirituelle et éthique : « She was wrought in me instantaneously. It was spiritual regeneration answering to what is known as conversion in the language of religion ». Là encore, on voit comment le lexique religieux et même, plus spécifiquement, celui de la spiritualité évangélique qui, faut-il le rappeler, mit toujours l'accent sur la piété personnelle et sur l'expérience de la conversion et du salut, est tout spécialement convoqué pour décrire l'action bénéfique et rédemptrice de Dorothy Vernon. On sait qu'en fait la réalité de la relation qui s'établit entre un White qui était très âgé et une femme beaucoup plus jeune que lui ne fut jamais aussi sereine que ce que pourraient laisser entendre certains des passages qui précèdent. Mais l'important ici, une fois encore, est de voir à quel point les sentiments exprimés restent éminemment caractéristiques d'aspirations au départ spirituelles qui furent amenés à se reporter sur la sphère des relations interindividuelles.

l'humanité, qu'aucun emblème ne représentera dignement sous forme masculine.²⁵

On pourrait très facilement citer d'autres passages du même type, Comte n'ayant eu de cesse d'insister, durant la deuxième partie de sa vie, sur la « supériorité affective » [*Ibid.* 242] de la nature féminine et sur la nécessité, pour le bien de la société, non pas d'effacer cette diversité naturelle mais de la développer sans cesse. Là encore, on voit comment les perspectives religieuses (ou en voie de sécularisation) qui ont été évoquées ne furent nullement remises en cause chez un penseur qui se montre pourtant extrêmement critique vis-à-vis de « l'état théologique », mais qu'elles eurent au contraire tendance à se renforcer, puisqu'il n'était plus possible, désormais, de fonder l'aspiration éthique et spirituelle dans une quelconque forme de transcendance « objective » et extérieure au monde dans lequel les hommes mènent leur existence concrète.²⁶

c) Evolutionnisme

Les conceptions essentialistes de la nature féminine ne furent pas non plus remises en cause dans le contexte de l'évolutionnisme, bien au contraire. Ce courant de pensée s'efforça, lui aussi, de préserver l'essence qui avait traditionnellement été attribuée à la femme en la dotant plus que jamais d'une nature foncièrement altruiste et généreuse dont l'émergence allait toutefois, désormais, devoir être expliquée dans une perspective sélective et évolutive (ce qui était loin, d'ailleurs, d'aller de soi, puisque le mécanisme premier, sinon unique, qui régissait apparemment l'ensemble de la sphère du vivant était censé reposer sur une lutte perpétuelle de tous contre tous²⁷). Si la nature féminine avait toujours été envisagée de manière relativement ambiguë dans le contexte du christianisme (dont on a vu qu'il perçut la femme tantôt comme un être pur, tantôt comme une tentatrice toujours prête à faire chuter l'homme...), l'évolutionnisme fut fréquemment amené à sanctifier encore plus la nature féminine.²⁸ Là encore, la situation

²⁵ *Discours sur l'ensemble du positivisme* (Paris : Garnier Flammarion, 1998) 240. La quatrième partie (« Influence féminine du positivisme ») est particulièrement intéressante dans les perspectives qui sont ici développées.

²⁶ Tous les intellectuels anglais qui furent attirés par le positivisme n'acceptèrent pas de s'engager dans la voie de la Religion de l'Humanité et on peut penser que le contexte protestant dans lequel fut reçue la pensée de Comte en Grande-Bretagne en rendit plus difficile l'acceptation (puisque la spiritualité réformée n'avait jamais admis le culte de la Vierge-Marie). Cela dit, on sait que J. S. Mill, qui ne le suivit pourtant pas dans cette voie, eut malgré tout une évolution personnelle qui peut être rapprochée de bien des points de vue de celle du philosophe français, la logique du déplacement des aspirations qui a été évoquée ayant apparemment été extrêmement contraignante à l'époque.

²⁷ Il n'est pas possible ici de s'attarder sur cette question, à laquelle Darwin lui-même ne réussit pas à apporter de réponse définitive. Dans *The Descent of Man* (1871), il reconnaît ne pas être capable de décrire avec précision le mécanisme qui a permis la sélection (biologique) des instincts sociaux même s'il s'efforce de mettre en évidence les principales étapes qui ont assuré le développement de la conscience morale, qui vient se greffer dessus, en lien avec les développements de plus en plus marqués de l'intelligence (Voir le chapitre V, en particulier, « On the development of the intellectual and moral faculties during primeval and civilised times »).

²⁸ En fait, bien que le discours de la tradition religieuse ait toujours été hésitant et ait vu dans la femme tantôt un ange, tantôt un démon alors que le positivisme et l'évolutionnisme eurent plutôt tendance à s'engager plus ostensiblement dans la voie de sa pure et simple idéalisation, la différence ne doit pas être exagérée. Dans tous les cas, en effet, l'essence idéalisée qui fut attribuée à la femme fut toujours perçue avant tout comme ce qui *devait* advenir plutôt

d' « urgence » créée par l'impossibilité de pouvoir continuer à accorder un fondement divin aux valeurs semble avoir contribué à renforcer grandement de telles perspectives en leur donnant, en outre, l'autorité et la crédibilité apparentes d'un savoir scientifique récemment constitué. Bien que l'évolutionnisme se soit opposé, comme chacun sait, sur de nombreux points aux conceptions religieuses les plus traditionnelles, il est intéressant de remarquer qu'il continua néanmoins plus que jamais à idéaliser la nature de la femme, le rejet de toute forme d'essentialisme n'ayant été possible qu'à beaucoup plus long terme, très certainement avant tout par réaction contre les excès des positions qui avaient été développées auparavant, précisément. Au lieu de considérer d'emblée que Dieu aurait doté la femme d'une essence naturellement aimante qui l'aurait portée plus spontanément à faire preuve d'altruisme, c'est le processus évolutif lui-même qui allait désormais être envisagé comme ayant assigné à celle-ci le rôle de gardienne des vertus en la consacrant, pour son plus grand bien comme pour celui de l'humanité, aux fonctions reproductrices et aux tâches familiales.

Dans *The Descent of Man*, Darwin développe l'idée selon laquelle l'éthique aurait trouvé sa source dans les instincts sociaux dont l'origine première est rapportée en premier lieu à l'instinct maternel. Dans un tel contexte, la croyance positiviste en la possibilité d'un progrès moral reposant très largement sur la supériorité affective du « sexe aimant » est, par bien des côtés, simplement reprise et « mise en mouvement », en quelque sorte, dans la perspective d'un méliorisme évolutionniste qui ne pouvait plus, désormais, qu'être amené à envisager les choses de manière dynamique, c'est-à-dire dans la perspective d'un développement progressif de qualités psychologiques et de tendances comportementales.²⁹ Comme les autres êtres vivants, l'homme présente sans cesse, selon Darwin, des différences dans son corps, mais aussi dans ses facultés mentales (« man incessantly presents individual differences in all parts of his body and in his mental faculties »³⁰) et c'est en sélectionnant certaines de ces qualités que la sélection naturelle et, surtout, sexuelle, était censée avoir rendu la femme particulièrement encline à se comporter socialement :

Woman seems to differ from man in mental disposition, chiefly in her greater tenderness and less selfishness; and this holds good even with savages [...]. Woman, owing to her *maternal instincts*, displays these qualities towards her *infants*, in an eminent degree; therefore it is likely that she would often extend them towards her fellow-creatures. Man is the

que comme ce qui aurait été « donné » d'emblée, ce qui explique que de telles conceptions essentialistes, qui se présentent toujours à première vue comme ne faisant rien de plus que dire ce qui *est*, aient toujours eu dans les faits une dimension normative nettement marquée, surtout au XIX^e siècle, lorsqu'elles se radicalisèrent.

²⁹ La psychologie comtienne reste bien évidemment foncièrement « fixiste » (puisqu'elle est pré-darwinienne), même si elle envisage malgré tout une évolution culturelle (et non biologique) dans laquelle la femme, précisément, aura un rôle majeur à jouer en faisant advenir l'humanité à sa véritable essence. Sur la réception du comtisme en Grande-Bretagne, on pourra lire l'intéressant ouvrage de T. R. Wright, *The Religion of Humanity. The Impact of Comtean Positivism on Victorian Britain* (Cambridge : Cambridge University Press, 1986).

³⁰ *The Descent of Man*, 1871, Chapter XXI, « General Summary and conclusion ». Nous avons utilisé l'édition de la *online library* du Project Gutenberg, qui peut être trouvée à l'adresse suivante : < <http://ibiblio.org/gutenberg/etext00/dscmn10.txt> > ; les pages n'apparaissent pas à l'écran, mais il est très facile de faire une recherche.

rival of other men; he delights in competition, and this leads to an ambition which passes too easily into *selfishness*. [*Ibid.* XIX]

Les conceptions ici exprimées n'étaient pas nouvelles et elles se contentent en fait par bien des côtés de prolonger celles qui avaient jusqu'alors toujours été plus ou moins admises, mais il est intéressant de les voir exprimées et reprises dans une perspective explicitement évolutionniste. Inférieures intellectuellement, les femmes n'en ont pas moins, selon Darwin, eu un rôle très important à jouer dans l'extension des instincts sociaux par le biais de l'attention qu'elles sont naturellement portées à prodiguer à leur progéniture. Quant aux hommes, qui étaient, selon lui, supérieurs en énergie et en persévérance, s'ils n'avaient plus à combattre pour leurs compagnes afin d'assurer directement leur survie matérielle et physique, ils devaient néanmoins plus que jamais pourvoir aux besoins de leur famille, ce qui avait eu tendance, affirme-t-il, à « accroître, ou en tout cas à maintenir, leurs capacités mentales ». ³¹

Darwin ne s'étendit toutefois guère sur cette question de la nature féminine et ce n'est pas lui qui idéalisa le plus sa nature altruiste et naturellement sacrificielle. Pour trouver un exemple beaucoup plus net d'un tel phénomène, il convient de se tourner vers Henry Drummond (1851-1897). Pasteur et géologue à ses heures, auteur d'ouvrages dont le succès fut indéniable à l'époque, c'est lui, en effet, qui, dans la perspective d'un évolutionnisme téléologique qu'il souhaitait réconcilier avec les vues les plus traditionnelles du christianisme, fut amené à développer de telles conceptions en offrant notamment à son lecteur (dans un ouvrage intitulé *The Ascent of Man*) une véritable généalogie du sentiment maternel. ³²

³¹ « They generally undergo a severe struggle in order to maintain themselves and their families; and will tend to keep up or even increase their mental powers, and, as a consequence, that present inequality between the sexes. » [*Ibid.* XIX]

³² Henry Drummond, *The Ascent of Man* (London : Hodder and Stoughton, 1894). Voir tout particulièrement le chapitre VIII intitulé « The evolution of a mother », 342-73. Les intentions ouvertement apologétiques de Drummond et son souci affiché de réconcilier christianisme et évolutionnisme comptèrent assurément pour beaucoup dans l'oubli dans lequel il est tombé aujourd'hui en donnant le sentiment qu'il y avait là une alliance « contre nature » et peu convaincante que seul un homme d'église pouvait être tenté de mettre en évidence, à un moment où la réconciliation de la science et de la religion était perçue par beaucoup que comme étant absolument nécessaire. Il n'en reste pas moins vrai, toutefois, que les penseurs évolutionnistes les plus en vue qui n'eurent jamais (ostensiblement en tout cas) de telles visées réconciliatrices (Darwin, Spencer, mais aussi Kropotkine, par exemple), s'efforcèrent, eux aussi, de justifier l'émergence des instincts sociaux et des conduites altruistes dans une perspective évolutive. En cela, Drummond ne fait nullement entorse à certaines au moins des conceptions envisagées par Darwin (auquel il affirme pourtant s'opposer) ou même par Spencer, dont il s'efforce de développer les aspects les plus « souriants » en mettant l'accent sur l'idée selon laquelle la nature elle-même est souvent le lieu de ce qu'il appelle la « lutte pour la vie des autres », et non seulement, en tout cas, celui d'une lutte éternelle de tous contre tous sous le signe de laquelle il n'y avait aucune raison, de son point de vue, de s'efforcer de placer l'ensemble des relations sociales. C'est une logique en tous points identique que Kropotkine allait développer par la suite (cette fois-ci dans une perspective anarchiste) en décrivant avec force détails tous les exemples de coopération et d'entraide qu'offre la contemplation du monde animal (Piotr Kropotkin, *Mutual Help*, 1902). Quelle qu'ait pu être la tentation du « darwinisme social », le souci de donner un fondement nouveau à l'ensemble des valeurs héritées de la tradition (religieuse, tout particulièrement) fut de toute évidence très marqué à l'époque, la femme ayant assurément fait les frais de la présence impérieuse et réitérée de telles aspirations.

Dans ce cas encore, la femme est plus que jamais perçue comme ayant été dotée par l'évolution d'une nature qui l'avait rendue plus spontanément encline à se comporter moralement et à guider l'espèce dans la voie de l'amélioration éthique, le développement de la relation mère-enfant ayant permis l'apparition de la famille, fondement de l'extension des sentiments altruistes à partir desquels d'autres formes de conduites sociales avaient pu apparaître à l'intérieur du groupe. Une fois de plus, la femme est envisagée comme ayant eu — et comme étant plus que jamais appelée à avoir — un rôle-clé dans l'éducation morale de l'humanité, Drummond restant finalement très proche de Comte, bien que la reprise évolutionniste du thème de la supériorité affective de la nature féminine soit avant tout inspirée de Spencer, qui s'était déjà efforcé de reconduire l'altruisme à ses origines biologiques premières (c'est-à-dire aux fonctions de reproduction déjà présentes dans les êtres les plus rudimentaires).

On voit finalement comment le renforcement très marqué des conceptions essentialistes dont la nature féminine fut l'objet durant la deuxième moitié du XIX^e siècle semble pouvoir être interprété pour une large part comme ayant constitué l'une des manifestations ultimes d'un processus séculaire de re-localisation de l'aspiration à la transcendance dans « l'unidimensionnalité » d'un plan d'immanence, un tel processus de remise en cause de la nature et de l'existence du divin ayant apparemment débouché sur une inquiétude de plus en plus marquée concernant la nature et l'existence objective des valeurs morales, qu'il devint de plus en plus difficile de percevoir comme ayant leur origine ultime dans un arrière-monde plus substantiel de réalités éternelles et fondatrices. C'est d'abord dans cette perspective qu'il convient, à notre sens, d'expliquer les tensions qui se manifestèrent au XIX^e siècle concernant la nature des femmes et le rôle qu'elles devaient (ou ne devaient pas) jouer dans la société de l'époque. Envisagée dans une telle perspective, l'idéalisation dont la femme fut l'objet à l'époque était relativement prévisible, même si l'on peut comprendre que les excès auxquels donna lieu un tel processus de report des aspirations à la transcendance sur la partie féminine de l'humanité aient suscité très vite les réactions les plus virulentes dès le siècle suivant.³³ En raison même de son caractère extrême, pour ne pas dire extrémiste, la tentation de la réification essentialiste ne pouvait qu'être à l'origine d'aspirations « libératoires » de plus en plus marquées qui avaient d'ailleurs déjà commencé à se manifester à l'époque victorienne.

En ce domaine, peut-être n'est-il pas inutile, afin d'éviter de percevoir les choses dans une perspective exagérément « *oppositive* », de mettre en évidence les continuités plus essentielles qui peuvent être perçues derrière les ruptures en apparence les plus irréductibles. Même au plus fort du

³³ C'est cela, très certainement, qui explique pour une large part que, dès le milieu du siècle suivant, Simone de Beauvoir, en particulier, ait été amenée très vite à s'opposer de la manière la plus radicale qui soit aux conceptions qui ont été évoquées en dépouillant le « deuxième sexe » de toute détermination d'essence et en affirmant que l'existence d'une quelconque forme de nature féminine n'était qu'un leurre dont il fallait rechercher l'origine dans l'extériorité constitutive de tous les processus d'accrétion culturelle qui sont à l'œuvre dans la société des hommes (de telles conceptions annonçant d'ailleurs tout un courant de « constructivisme social » qui allait tellement caractériser la vie intellectuelle durant la deuxième partie du XX^e siècle).

processus d'idéalisation qui a été décrit, en effet, les conceptions des victoriens dans ce domaine ne furent jamais parfaitement univoques et monolithiques. L'ambiguïté des positions de White et de George Eliot est suffisante à elle seule pour le prouver, de même que celles de J. S. Mill, un lien de nécessité absolue entre idéalisation et aliénation ne pouvant pas, *a priori*, être établi de manière aussi contraignante et aussi automatique qu'on aurait pu le penser au départ puisque la résurgence de conceptions traditionnelles continua malgré tout, apparemment, à opérer sur le fond d'un processus de sécularisation qui était déjà bien avancé.

Dès le départ, la logique du report et du déplacement des aspirations spirituelles et éthiques dont il a été question semble avoir recélé un certain nombre d'ambiguïtés ou de potentialités de dépassement qui comptèrent assurément pour beaucoup dans sa remise en cause de plus en plus marquée. Ainsi, par exemple, quelle qu'ait pu être la dimension aliénante des conceptions traditionnelles de la nature féminine qui furent si souvent prônées à l'époque victorienne, force est de constater qu'elles ne furent jamais totalement incompatibles avec l'idée selon laquelle les femmes devaient malgré tout pouvoir jouir d'un accès au moins minimal à l'éducation, sur laquelle George Eliot tout comme White mirent toujours beaucoup l'accent. Parce que croire à une nature féminine foncièrement altruiste impliquait nécessairement que l'on craigne les effets délétères d'une toujours possible « dénaturation » de la femme, on peut comprendre que beaucoup aient été favorables à ce que celle-ci puisse avoir un accès au moins minimal à la « culture », c'est-à-dire à ce qui, selon la célèbre formule de Arnold, s'était « dit et pensé de meilleur ». Par ce biais, on pouvait espérer que chaque femme pourrait réaliser encore plus son essence et bénéficier de la nécessaire éducation de ses sentiments et de ses aspirations les plus nobles.³⁴

³⁴ Nous reprenons ici, bien évidemment, la célèbre formule de Matthew Arnold dans *Culture and Anarchy* (1869). À ce titre, le risque était grand, bien évidemment, de voir les femmes confinées dans des « lectures choisies » (c'est-à-dire sélectionnées uniquement en fonction de leur valeur « inspiratrice » et moralisatrice), ce dont on ne se priva guère à l'époque. Contradictoirement, toutefois, un accès, même limité, à la culture n'en restait pas moins toujours susceptible de déboucher sur le développement d'attitudes de plus en plus critiques et revendicatrices en matière de liberté et de droits personnels, puisqu'il donnait potentiellement aux femmes des armes auxquelles elles auraient eu les plus grandes difficultés à avoir accès autrement. Ainsi, par exemple, ce n'est sans doute pas un hasard si White finit par considérer que la relation qu'il avait réussi à établir avec sa deuxième femme avait contribué au moins autant à son salut intellectuel qu'à sa rédemption spirituelle ou morale : « He listened and then said suddenly and positively that, apart from what my love had done for him, I had been his salvation intellectually. When he says a thing like this I am glad, for it shows that he is sensible of his powers and really alive to the fact that his mind is still a fit companion for the mind of one young and strong » [*The Groombridge Diary*, London, Oxford University Press, 1924, 313]. À l'époque, en fait, l'idéalisation de la femme semble avoir pu se nourrir assez souvent d'une complicité et d'un compagnonnage intellectuels de chaque instant, et ne pas avoir eu pour unique effet, en tout cas, de confiner celle-ci dans un savoir limité. Les conceptions essentialistes qui ont été évoquées allaient bien évidemment devoir être remises en cause de la manière la plus radicale qui soit pour que les femmes puissent jouir d'un degré croissant de liberté et d'autonomie, y compris en matière d'accès à la culture, mais il semble bien malgré tout que les ruses de la raison émancipatrice aient pu en passer par de tels accommodements (que les femmes furent, bien évidemment les premières à savoir utiliser à leur profit), les ruptures en apparence les plus brutales cachant en fait souvent, historiquement, des continuités sous-jacentes qui, dans le cas ici évoqué en particulier, semblent avoir pu permettre à des

De même, si altruisme, sacrifice et don de soi furent à peu près systématiquement perçus à l'époque comme étant des qualités éminemment féminines, il n'est sans doute pas inutile de remarquer malgré tout que de telles valeurs n'en furent pas moins envisagées d'emblée comme ayant vocation à s'étendre de plus en plus à l'ensemble de l'humanité, ce qui ne pouvait que contribuer à leur donner potentiellement une dimension de trans-généricité. Symptomatiquement peut-être, pour justifier un renoncement qu'il incarne préférentiellement dans des femmes, White continua jusqu'au bout à en appeler très largement à des sagesse dont la valeur était censée transcender, à ses yeux, toute forme d'incarnation générique (qu'il s'agisse du spinozisme, du stoïcisme ou encore du christianisme, qui garda pour lui jusqu'au bout une valeur éthique incomparable). De même, bien que Comte oppose nettement les natures masculine et féminine et qu'il ait attribué aux hommes et aux femmes des rôles très différents dans la société hiérarchisée dont il souhaitait l'émergence (ce en quoi John Stuart Mill ne le suivit pas), il ne cessa jamais, parallèlement, de se montrer persuadé de la salvatrice universalité du Sacrifice et de sa valeur sociale éminente pour chacun des deux sexes. A l'époque, en fait, l'idée d'une « extension » nécessaire et de plus en plus universelle des « sentiments humains » et des conduites « sympathiques » (c'est-à-dire des capacités d'identification à autrui) fut extrêmement courante puisqu'on la trouve non seulement chez George Eliot, mais aussi chez Darwin.

Peut-être est-ce aussi parce que la dynamique en question (dans laquelle le christianisme lui-même avait déjà commencé à s'engager depuis fort longtemps) ne fut jamais une logique de la pure et simple rupture que l'idée d'une nature humaine, et donc aussi d'une nature féminine, a fait un retour prudent et controversé sur la scène intellectuelle depuis quelque temps déjà en venant remettre partiellement en cause les conceptions les plus « dénaturées » de la culture qui s'étaient imposées de manière quasi exclusive durant la deuxième partie de XXe siècle, tout particulièrement.³⁵ Eu égard aux analyses qui précèdent, on pourrait avoir envie de s'en inquiéter et être tenté de dénoncer avec virulence les dangers d'un toujours possible « retour du refoulé » et de dérives idéologiques du type de celles que l'on s'est efforcé de mettre en évidence.

Toujours dans la même perspective, il est possible aussi que des conceptions qui encourageaient la femme à réaliser toujours plus son essence (conceptions qui, de ce point de vue au moins allaient bien malgré tout dans le sens d'une forme d'accomplissement, fût-il sacrificiel) aient pu finalement contribuer à promouvoir l'idée selon laquelle celle-ci devait chercher à se réaliser indépendamment de toute essence, une telle logique ayant sans doute eu tendance à s'accroître une fois que les conceptions essentialistes qui ont été évoquées eurent été amenées à se durcir et à devenir de plus en plus rigides et contraignantes. Il convient, là encore, de

conceptions extrêmement traditionnelles d'être l'objet d'une appropriation inattendue à des fins d'affranchissement.

³⁵ À ce sujet, on pourra lire l'ouvrage synthétique (et tout à fait essentiel) de Stephen Pinker, *The Blank Slate : the Modern Denial of Human Nature* (New York : Penguin, 2002), tout particulièrement le chapitre 18, intitulé « Gender ».

faire preuve d'une très grande prudence en se gardant d'interpréter trop vite les choses en termes de nécessité absolue puisqu'on sait que, pendant des siècles, les femmes furent enfermées dans la première logique et qu'elles eurent les plus grandes difficultés à faire mieux qu'entrevoir la seconde. De toute évidence, des facteurs très divers (idéologiques, mais aussi sociaux ou économiques...) doivent être pris en compte afin d'expliquer l'évolution qui s'opéra dans ce domaine comme dans tant d'autres. Cela dit, si l'on veut bien prendre garde à ne pas sombrer dans des perspectives exagérément idéalistes qui en viendraient à nier plus ou moins implicitement le rôle direct des individus (et en particulier des femmes) dans la prise en charge de leur destin, peut-être n'est-il pas inutile d'évoquer ce que l'on pourrait appeler une « dynamique de la sécularisation » qui n'aurait permis la résurgence temporaire (mais néanmoins marquée) des conceptions traditionnelles qui ont été évoquées précédemment que sur le fond de la continuité d'application d'une logique plus profonde de « sortie » du religieux et de faillite de plus en plus généralisée de la métaphysique, celle-ci ayant ouvert la voie à une remise en cause délibérée et systématique de toutes les formes d'essentialisme normatif dont les effets perniciose ont été évoqués dans les pages qui précèdent.

Au bout du compte, toutefois, rien n'indique qu'il faille se montrer pessimiste en la matière. Bien que nous vivions assurément toujours sous le signe de la « mort de Dieu » et d'une interrogation éthique sans cesse renouvelée, on a du mal à imaginer, en effet, eu égard à l'expérience qui a été acquise en la matière, comment l'histoire pourrait être amenée à se répéter à l'identique en ouvrant à nouveau la voie, en Occident au moins, aux excès d'idéalisation (et, donc, potentiellement, d'enfermement essentialiste) dont il a été question ici — pour peu, en tout cas, que l'on sache s'en tenir aux études scientifiques les plus rigoureuses qui ont été ou seront menées dans le domaine, et que l'on évite de confondre l'ordre de la « valeur » et celui des « faits », qui n'ont pas en tant que tels de fonction normative (même s'il est toujours important de les connaître et de les prendre en compte afin de pouvoir orienter plus efficacement notre action ³⁶). En outre, même si certaines tendances comportementales doivent bien, apparemment, être attribués de préférence à la femme (ou au contraire à l'homme), les différences qui ont pu être mises en évidence de manière rigoureuse dans ce domaine ne sont assurément ni aussi marquées ni aussi contraignantes que celles qui ont pu être envisagées par le passé. De ce point de vue encore, la manière dont la nature féminine a pu être réifiée et opposée radicalement à celle de l'homme au XIX^e siècle semble bien avoir d'abord constitué l'un des ultimes avatars de la volonté d'incarner le Tout

³⁶ Même si l'homme est amené à prendre en compte ce qui *est* au moment de décider de ce qui *devra être* (ce sur quoi il convient malgré tout d'insister), on ne saurait admettre pour autant que la contemplation des faits ait *en tant que telle* une valeur axiologique. Dès la fin de l'époque victorienne, G.E. Moore (qui s'inspirait en fait de Hume) avait qualifié de « sophisme naturaliste » (naturalistic fallacy) le passage — illégitime, de son point de vue — de l'être au devoir être, contribuant à déstabiliser toute une tradition d'« éthique évolutionniste » : « Is it obvious that the normal must be good [...] this must not be taken to be obvious [...] To declare it to be obvious is to suggest the naturalistic fallacy » [*Principia Ethica*, 1903 ; Cambridge University Press, 1993, 95].

Autre en une substance aisément identifiable, un tel phénomène ayant apparemment trouvé sa source première dans la volonté de « stabiliser » le plus possible le lieu de la Valeur et de l'aspiration éthique, au moment où la « mort de Dieu » se faisait de plus en plus pressante et s'annonçait avec une solennité et un sérieux inédits.

Est-ce à dire pour autant que l'appel de la transcendance aurait disparu de nos jours sous prétexte que la substantialité de son incarnation sur terre a été remise en cause, et peut-on considérer que l'homme n'aurait plus la moindre difficulté à placer directement son existence sous le signe de la puissance dynamisante de l'Abstraction ou que l'appel de l'idéal pourrait résonner en lui sans avoir à en passer aucunement par le biais de la moindre instance médiatrice? Il semble bien, là encore, que les choses soient plus compliquées que cela et que Comte ait eu raison de penser que l'humanité ne saurait effectivement que très difficilement se donner sans détour à elle-même comme universel abstrait de son action concrète. De manière générale, en effet, on a peine à imaginer comment la quête du Bien pourrait être possible à l'avenir indépendamment de la contemplation répétée d'actions nobles incarnées en des individus singuliers. De nos jours, en fait, la transcendance des valeurs est devenue de plus en plus « mouvante », appel d'être plutôt que royaume d'essences stables incarnées (ou appelées à s'incarner progressivement) en une seule partie de l'humanité qui aurait toujours déjà été appelée à orienter typologiquement les actions des hommes. De ce point de vue au moins, il ne fait guère de doute que la quête de la vie bonne devra continuer avant tout à se donner comme horizon d'action et de discussion plutôt que dans la concrétude faussement substantielle d'une incarnation générique dont l'une des ultimes figures ne pouvait qu'aspirer au dépassement de son propre enfermement en une essence réifiante. À moins de continuer à s'en tenir à une telle logique, on risquerait, en effet, de retomber dans les dangers et les insuffisances épistémologiques d'un essentialisme normatif dont la partie féminine de l'humanité n'a que trop fait les frais par le passé, et continue malheureusement encore fréquemment à le faire de nos jours, tout particulièrement dans certaines parties du monde où le processus de sécularisation qui a été évoqué ici à grands traits a été très largement importé de l'extérieur, au lieu d'être le fruit d'une évolution graduelle du type de celle qui a progressivement affecté l'Occident.
